



HAL
open science

Des espaces habités

Danièle Méaux

► **To cite this version:**

Danièle Méaux. Des espaces habités. Département du Lot. Des cadres singuliers, Département du Lot, 2023. hal-04098684

HAL Id: hal-04098684

<https://hal.science/hal-04098684>

Submitted on 16 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des espaces habités

Danièle Méaux

Chacun aspire à disposer d'un « chez soi », si modeste ou exigü soit-il, et ressent le besoin de pouvoir se ressourcer en un lieu familier, susceptible de prendre valeur de refuge ou de repère. Une telle assise spatiale – qu'elle soit à usage solitaire ou partagée avec d'autres personnes – ménage la possibilité de se reposer, de reprendre pied, peut-être aussi de réassurer en son sein le sentiment de son identité, puisque les gestes routiniers s'y inscrivent, en vertu d'ajustements progressifs, en des configurations balisées. C'est sans doute là ce que signifie le verbe « habiter » : non pas posséder une « habitation » – dont il serait loisible d'estimer la valeur foncière, la superficie, le luxe ou la précarité – mais se nourrir d'une relation d'intimité avec un décor qui est devenu, au gré des actions quotidiennes, facteur de bien-être. La nécessité de disposer d'une « base » spatiale est telle que la condition des « sans domicile fixe » se fait, par-delà les problèmes de santé et les risques encourus, l'équivalent d'une ruine de la personnalité.

L'œuvre photographique d'Hortense Soichet s'est, depuis plus d'une quinzaine d'années, concentrée sur la manière dont les individus habitent l'espace qui les environne pour en faire des lieux, investis selon leurs goûts et leurs besoins, à même de leur procurer protection et réconfort. La jeune femme s'est ainsi intéressée à des logements du quartier parisien de la Goutte-d'Or : dans l'ouvrage qu'elle a publié en 2011 à partir de cette patiente enquête, des fragments d'entretiens conduits auprès des habitants côtoient les photographies aux tonalités douces des appartements visités – où la disposition des meubles et des objets renvoie à l'occupation corporelle des espaces comme à des histoires personnelles. En 2012, l'artiste s'est livrée à une investigation comparable dans une cité située à Colomiers en Haute-Garonne ; ses images réalisées avec la même sobriété montrent, cette fois, aussi bien les espaces environnants que l'intérieur des logements. « Habiter » est, en effet, moins une affaire d'échelle qu'une question d'investissement affectif et physique des lieux.

Si « l'habitation » de l'espace revêt une si grande importance dans l'existence de chaque être, que se passe-t-il lorsque l'âge, le handicap ou la santé viennent contraindre la manière dont les personnes sont susceptibles de s'y inscrire. Des soignants et des auxiliaires

sont introduits afin de pallier les pertes d'autonomie ; des dispositifs médicaux sont installés pour permettre des soins ou sécuriser des opérations quotidiennes ; les patients sont logés dans des établissements spécialisés où leur bulle privée se trouve souvent réduite à une chambre où s'accumulent les restes d'une existence antérieure, tandis que des salles communes au mobilier normalisé accueillent les moments de vie collective. Comment dès lors les individus pris en charge réussissent-ils à habiter l'espace dans le cadre de dispositifs qui leur sont proposés ?

C'est ce questionnement qui a guidé Hortense Soichet, au fil de la résidence qu'elle a effectuée au sud du département du Lot, au sein de quatre structures : un EHPAD, un Foyer de Vie pour adultes, une Maison d'Accueil Spécialisé et un ensemble de logements desservis par l'association « Lot Aide à Domicile ». L'artiste ne s'est pas cantonnée à de rapides séances de prises de vue ; elle a vécu en immersion pendant plus de neuf semaines au sein de ces lieux, afin de se familiariser avec les personnes qui y vivent (patients, soignants, animateurs...) et de favoriser une forme d'adaptation réciproque. Cette lente démarche d'acclimatation lui a permis de s'écarter des constats superficiels, des clichés et des représentations alarmantes diffusées dans les médias : dès les débuts de la pandémie, ces établissements ont fait la une, les chiffres livrés en cascades occultant la réalité des situations et des modes de vie. Afin de se donner les moyens de porter un regard réflexif sur son propre travail, Hortense Soichet a tenu un journal de bord, à la manière des ethnologues qui ont coutume de consigner de la sorte le déroulement de leurs enquêtes de terrain.

Le format carré des vues réalisées procure la sensation d'un ajustement du « cadre » photographique aux corps qui l'habitent, de sorte que le « cadre » de vie se trouve par voie de conséquence rapporté à ces mêmes corps. La subtilité des nuances de couleur se fait, dans les images, l'équivalent d'une prévenance à l'égard des personnes qui y figurent, tandis que la lumière fluide infuse le sentiment de la vie. Au sein des images produites, rien ne pousse à l'accablement. Les patients figurent parfois dans leur environnement familial, à l'intérieur de leur chambre, dans les parties communes ou à l'extérieur. D'autres fois les sites figurent tels des coquilles creuses, vidées de leurs occupants. Dans ce cas, les lieux n'en paraissent pas moins reliés à des corps : les paysages encadrés par les fenêtres se présentent comme les horizons quotidiens de certains patients ; les lits et les chaises sont à la mesure des êtres qui s'y reposent ; quant aux objets accumulés, ils se donnent comme les reliques d'une existence

antérieure. Même les salles à manger s'offrent comme le théâtre de moments de vie collective.

Hortense Soichet utilise un appareil argentique moyen format qui nécessite une mise au point manuelle, le recours à une cellule extérieure et un changement de pellicule toutes les douze épreuves – ce qui ralentit considérablement le processus de la prise de vue, l'éloignant de toute forme de capture intrusive. Avec ce type d'équipement, l'opérateur n'est pas caché derrière son appareil : c'est sur un verre dépoli situé sur le dessus du boîtier qu'il prévisualise les images de sorte qu'un échange est maintenu avec son (ou ses) modèle(s) pendant la durée de la prise de vue. Cette dilatation de la durée de l'acte photographique s'accorde à la lente temporalité de la vie des résidents et facilite leur collaboration à la fabrication des images.

Cependant, Hortense Soichet choisit d'aller encore plus loin en matière de co-construction des photographies (à l'instar de ce qu'elle a fait, peu de temps auparavant, avec des femmes d'un quartier d'Ivry-sur-Seine). C'est à partir d'un dialogue avec les personnes concernées que sont déterminés les éléments qui figureront dans le champ. Sélectionner ce que l'on veut montrer de son cadre de vie, c'est un peu aussi décider ce que l'on veut montrer de soi-même. En fonction de leurs capacités et de leurs désirs, les participants choisissent les points de vue, les cadrages, le degré de netteté ou l'exposition... Au près des patients, Hortense Soichet ne se présente pas en « observatrice », mais engagée dans une activité et attachée à développer un processus de création partagée. Alors que l'artiste projetait initialement de montrer les décors vides de leurs occupants, ce sont ces derniers qui ont souhaité figurer sur les images. Ayant choisi les objets, les animaux ou les personnes avec lesquelles ils avaient envie d'être portraiturés, ils occupent *in fine* une place importante au sein des vues réalisées.

Cette démarche de co-création, assortie à la durée du travail mené en immersion, fait la valeur humaine et l'efficacité documentaire de l'ensemble photographique réalisé par Hortense Soichet. Le regard de la jeune femme n'est pas celui d'une investigatrice qui ferait des cadres de vie et des individus de purs objets d'étude : l'artiste s'est attelée à donner la parole aux personnes qu'elle a côtoyées. Les photographies témoignent de la façon dont les patients commercent étroitement avec leurs environnements familiaux. Mais elles révèlent

également ce que ces gens veulent livrer des décors de leurs existences, et donc des affects et des imaginaires qu'ils y projettent.